

affirmer *indigents*
par leurs fils, du commerce ou de l'industrie qu'ils avaient développés ?

Combien de nos millionnaires canadiens-français—on m'assure qu'il y en a quelques douzaines dans la province—ont songé à créer des chaires d'enseignement, des bourses d'études, des bibliothèques publiques, des conservatoires d'arts, des refuges pour les malades et autres délaissés de la fortune ?

Où sont nos Macdonald, nos McGill, nos Morrin, nos Sharples, nos Jeffery Hale, nos McKenzie, nos Ross ?

Il y a d'heureuses exceptions, je le sais, mais ces exceptions ne semblent que confirmer le doute exprimé par les nombreux points d'interrogation que je viens de tracer

S'il est un autre domaine où la pensée humaine a besoin, pour se développer—plus encore ici qu'ailleurs—des largesses d'un Crésus, c'est celui de l'histoire, des sciences, de la littérature. Que de talents, en effet, sont contraints de s'astreindre à un travail de mercenaire, sans espoir de n'avoir jamais la liberté d'esprit qui assurerait le plein épanouissement de ces facultés, à cause du défaut de ressources pécunières.

Pour être écrivain, historien, romancier, homme de sciences, il faut une indépendance de fortune—que bien peu possèdent chez nous—ou une position simplement nominale.

Voilà de l'emploi tout trouvé pour les richesses accumulées de nos millionnaires qui voudraient, comme jadis Sostrate de Cnide, assurer la survivance de leur nom, en créant des prix, comme ceux de Montyon, de Noble, de Goncourt, etc.

Jadis, on sentait le besoin, au jour de la fête nationale, de s'extérioriser en de bruyantes démonstrations, en vaines jactances et en pétarades éphémères. *ce*

Ne vaut-il pas mieux, dans les temps troublés que nous traversons, nous recueillir un jour, pour descendre dans notre conscience, reconnaître franchement nos faiblesses, nos défauts ?

*Après de
et parfois quatre années
d'initiation ?*

*permettre de réta-
blissement de
l'équilibre écono-
mique,*